

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, 16 juillet 1851.

Monsieur le Rédacteur,

Il est mort ces jours passés dans notre ville, un homme dont la vie a été marquée par d'étranges vicissitudes. Tour à tour soldat, professeur, négociant, puis enfin rentier sur la fin de ses jours, il avait traversé le grand drame de la révolution française, sans rien perdre de sa gaieté, de sa philosophie religieuse et de la foi traditionnelle de sa famille en la providence; et aussi la providence l'avait-elle récompensé en le sauvant d'une mort terrible, comme par miracle.

En 1793, cet homme fut enfermé pour son attachement au roi Louis XVI. Un misérable, ancien domestique de son père, fut son accusateur comme il l'avait été de son maître. Le père avait déjà passé à la guillotine, le fils condamné à mort attendait dans un cachot, en compagnie de plusieurs autres détenus, l'heure du supplice. En fouillant les recoins du cachot, il découvrit un endroit où le mur devait être peu épais, à en juger par le retentissement des coups plus sonores frappés par dessus. Il entreprit de le percer, et avec cette patience qu'inspire l'horreur du supplice, il en vint à bout à l'aide de ses camarades, de quelques tenons de bouteilles et d'un clou auquel on suspendait chaque soir la lampe du cachot. Le trou percé, B... (c'est le nom du héros de cette histoire) réclama le dangereux honneur d'aller le premier à la découverte, et se glissa de l'autre côté du mur. Là, tout était ténébreux. En avançant dans le vide, une odeur sulfureuse vint le saisir; l'issue aboutissait à un réservoir où se dégageait une partie des immondices provenant de l'étage supérieur. Il fallut rétrograder à tâtons, rentrer dans le cachot et se hâter de boucher le trou par lequel s'exhalait déjà des vapeurs infectes. Quelques jours après, le moment de l'exécution arriva. Des soldats, accompagnés du greffier du tribunal révolutionnaire, entrèrent dans le cachot pour mener de là les condamnés à l'échafaud. Un sentiment de vague espoir, joint à l'horreur de la mort agita le cœur de B...; il se glissa au milieu de la confusion, par l'ouverture qu'il avait faite, et eut le courage d'y rester jusqu'à ce que tout bruit eût cessé dans le cachot. Le silence rétabli, B... revint mourant, presque étouffé, et se traîna jusqu'au pied du soubirail ouvert sur d'immenses caves, aspirant avec délices l'air pur qui lui rendit une partie de ses forces. Un jour se passa, puis un autre jour, puis un autre encore. On ne venait plus dans le cachot qu'on croyait débarrassé à tout jamais des ennemis de la république. Appeler quelqu'un par le soubirail, eût été donner l'éveil aux bourreaux. B... vivait d'espoir et de quelques débris de pain ramassés sur le plancher. Mais cette pauvre provision épuisée, la faim arriva, si terrible qu'elle troubla la raison du malheureux et menaça d'éteindre sa vie dans l'angoisse prolongée du délire. Mieux valait l'échafaud ou la mitraille qu'un pareil supplice. B... s'agenouilla contre le soubirail et fit entendre un râle d'angoisses, car il n'avait plus la force de crier. Mais l'écho seul lui renvoyait le son de ses râlements. Le lendemain la vie était près de quitter le corps de B... quand un bruit étrange, extraordinaire lui parut retentir dans le lointain, semblable à une mélodie confuse de cris, ou à la joie, la vengeance, l'ivresse confondue des accents passionnés. Peu après, des pas précipités s'arrêtèrent à la porte du cachot; elle

s'ouvrit, et un homme fut pour ainsi dire lancé jusqu'aux pieds de B... immobile dans un sombre recoin, puis la porte se reforma et un soupir famélique se fit entendre.

"Qu'y a-t-il, grand Dieu! s'écria le nouvel arrivant?" — "J'ai faim; je veux du pain!" murmura B... — "Qui êtes-vous?" — "Un malheureux condamné. Du pain au nom du ciel!" — "Attendez, on nous en apportera sans doute; les royalistes ne veulent pas nous tuer de cette terrible façon." — "Comment, dit B..., les royalistes? Je ne comprends pas." — "Eh! sans doute, les royalistes; ne savez-vous pas qu'ils triomphent: c'est par eux que j'ai été placé tout vivant ici pour attendre le supplice." — "Il disait vrai; l'infame Robespierre venait de monter sur l'échafaud, et la nouvelle de la révolution du 9 thermidor, arrivée à Lyon, avait provoqué contre les mitrailleurs une réaction terrible. B... s'était évanoui en apprenant cette nouvelle. Lorsque le matin fut arrivé, et qu'un intervalle de vie lui eut rendu la mémoire, il aperçut un homme penché sur lui, épiant son souffle. Un peu de jour arrivant d'en bas par le soubirail éclairait la figure de cet homme. — Retire-toi, misérable, murmura B... avec un déchirant effort; tu as tué mon père, tu m'as dénoncé, viens-tu me voir mourir?"

L'ancien domestique se rejeta en arrière avec terreur. Quelques instants après le géolier apporta du pain et de l'eau pour la journée. B... eut la force de se faire reconnaître de lui, et sur le bruit de sa conservation miraculeuse, ses amis vinrent le chercher en triomphe. Lorsqu'il sortit, son dénonciateur tomba à ses pieds en demandant grâce. — "Je te pardonne, misérable, mais te sauver, jamais, lui cria le fils orphelin.

Quelques jours plus tard le géolier en entrant dans le cachot n'y trouva plus son prisonnier, il crut d'abord à une évasion, mais en cherchant le long du mur, il aperçut un trou, et de l'autre côté au fond d'une espèce de corridor, le cadavre du malheureux que l'asphixie y avait surpris dans une tentative de fuite. — Pour B... il vécut tranquille sous les quatre ou cinq gouvernements qui succédèrent à la république. La révolution de février le trouva malade de vieillesse, et ses jours-ci il s'est endormi paisiblement dans le Seigneur.

Il y a eu en ces temps passés une petite émeute à la guillotine, mais une émeute pour rire. A coup sûr le général Castellan n'en aurait pas permis d'autre. Il s'agissait, non pas du renversement de la république, encore moins du Président, mais hélas! de la loi nouvelle sur l'agglomération lyonnaise dont un cercle nombreux parlait avec plus ou moins de vivacité. Un pauvre diable de commis saire de police qui n'avait concouru en rien pour le vote de la loi faillit presque être assassiné. Il fallut donc se résoudre de donner une petite leçon de procédure militaire à ces oisifs bavards qui cherchaient un prétexte quelconque pour amener les braves gens. Quelques dragons et deux ou trois canoniers experts dans la jurisprudence du code militaire avec un exemplaire de ce code en bronze qu'un farceur a nommé la raison des rois, ont bien vite mis fin au tout petit rassemblement. Mais voilà que deux jours après, quelques chauds patriotes, à propos de garde nationale, ont décrété qu'il fallait faire une grande manifestation avec képis et tout le diable et son train. Cette idée sourit à tous les flâneurs et à quelques démocr-soc. Le rendez-vous était fixé sur une de nos places, la plus vaste bien entendu, aura-t-on jamais assez de place pour les bons citoyens? Bien longtemps avant l'heure dite,

curieux et badauds stationnaient sur la place. A l'heure où devait éclorre la manifestation je passais au lieu du rendez-vous. Ne voyant ombre de manifestation je me hasardai de demander à mon curieux voisin: Pourriez-vous me dire où se trouve la manifestation?

"La voilà!... la voilà!..." s'écria un farceur en battant des mains. Tous les yeux se tournèrent dans le même sens, et comme on n'apercevait rien on pressa rien, tous en chœur s'écrièrent: "Mais où donc?" Et parbleu ne voyez-vous pas ce kepi bordé d'or? Allons donc! s'écrièrent tous les spectateurs.

Mais très certainement c'est cela. Un ex-lieutenant fabricant de boutons; c'est l'avant-garde. Ah! voyez plus loin le gros de l'armée; voyez cette ligne de képis. Sont-ils très-nombreux!... comptez les bien... Un... deux... total deux!... et surtout deux marchands de draps en gros. Il ne manque plus que l'arrière-garde; un passementier se charge de la fournir et pour cela il enverra son premier commis. Cela dit, notre farceur s'éloigna en riant aux éclats et en s'écriant: "La manifestation est très-nombreuse; elle est composée de trois bons citoyens. Arrivés au centre de la place, nos trois manifesteurs se complètent avec un sang-froid imperturbable, et se rangeant en peloton ils partirent par file à gauche vers le café le plus voisin accompagnés des quolibets et des risées de tous les curieux. Soyez bien certain que si certains journaux rouges parlent de cette manifestation ils ne manqueront pas de multiplier 3 par 1000. C'est chose si facile à faire!..."

La révolution de février et la loi sur l'impôt des feuilletons avaient tué les romans-feuilletons; mais voilà que partout ils reviennent plus puissants que jamais. A peine la verve et les labours des romanciers peuvent-ils aborder à cet entrepôt du bas des journaux. A la demande générale des portières et des gamins on recommence à servir aux abonnés des tartines plus ou moins échevelées, plus ou moins *bonnettes*. On assaisonne convenablement un feuilleton et pour cela on roucote des airs hélas! déjà bien connus tels que ceux-ci: *C'était par un beau soir d'automne, la lune se mirait dans les tranquilles eaux du lac. Un jeune homme à fine moustache, à blonds cheveux, au frais visage à taille souple et élégante, etc.* Règle générale, pour qu'un feuilleton produise un grand effet, prenez toujours un beau soir avec une belle matinée; supposez un jeune homme comme on n'en voit pas, et une jeune demoiselle idem; joignez-y un père inflexible et barbare, cela fera un très-beau sujet. Etablissez une grande différence dans la fortune, mais dites bien haut que le jeune homme qui a vu les cheveux blancs de la jeune fille ira jusqu'au bout du monde pour un seul de ces cheveux. Puis mettez un rival gros, épais, avec des mains rouges, les souliers forcés et une manière de parler comme tout le monde, je vous garantis que vous arracherez les larmes de toutes vos lectrices et qu'elles vous porteront aux nues. Si vous voulez paraître sublime, si vous voulez que l'éditeur vous fasse imprimer avec luxe et emphase, montrez votre jeune amoureux s'arrachant des morceaux de la poitrine, (historique en roman) se fondant en extase, s'allanguissant en soupirs, jouant de la prunelle et parlant la bouche en cœur. Faites lui prendre une échelle de corde, il l'attachera à la fenêtre de sa belle, la demoiselle s'y suspend, casse la ficelle et, ô malheur déplorable! tombe dans les bras de son père

qui faisait le guet, si vous le pouvez glissez-y quelques coups de poignard, quelques doses de poison, et si vous voulez toucher rudement, faites 5 ou 6 cadavres et je vous garantis plein succès.

Faites en votre instruction et votre profit si vous en avez le courage.

Un publiciste fort connu, accoutumé à parler une langue que nous aimons à entendre, vient de publier sous le pseudonyme de *Jouluhan* un livre d'un style énergique et d'une forme apocalyptique admirable. Ce livre a pour titre: *L'abîme*, pour objet: la période révolutionnaire que nous trouvons depuis 1793; pour terme: l'échec de 1852; pour but: la démonstration des malheurs qu'appellerait la continuation des errements révolutionnaires et anti-religieux suivis depuis 1793 jusqu'à nos jours, et comme conséquence, la nécessité de rompre au plus tôt avec ces errements. Quelle matière riche et féconde! aussi l'auteur en a tiré tout le parti possible, et son livre est pléin d'enseignements et de saisissants tableaux. Ecoutez plutôt avec quelle énergie il trace la décadence vers laquelle nous marchons à si grands pas. Ce chapitre est intitulé: *La reine déchu*.

"Alors, dans le lointain, ce peuple m'apparaît sous la forme d'une grande reine déchu, sa couronne et son sceptre gisaient brisés à ses pieds. Une meute de chiens affamés aboyait contre elle, venait lui mordre les talons, et souillaient de leurs ordures les insignes de sa puissance passée. A sa rencontre vint une autre grande femme à la figure terreuse, aux membres déchirés, mais puissante encore, aux vêtements sordides cachant à demi sa nudité cadavéreuse. Cette femme se nommait *misère*. Elle se mit à déchirer avec férocité de ses mains amaigris et de ses ongles crochus le manteau tissé d'or et de pourpre de la reine déchu, jusqu'à ce qu'il fut réduit en lambeaux méconnaissables. Et quand cette œuvre de dévastation fut consommée, la grande femme maigre prit par le corps celle qui fut la reine des nations, lui mit dans la main la sebile du mendiant, un joug sur le cou, et lui dit: Marchons! car nous voilà devenues inséparables pour tout le temps que la comète brillera au dessus de l'horizon.

Elles se mirent donc en route, et misère, de plus loin qu'on pouvait l'apercevoir, faisait fuir les populations devant elle: celles-ci s'enfonçaient dans les bois pour aller se reposer de racines ou de glands avec les bêtes sauvages; les autres mouraient de fatigue ou de faim sur les chemins. D'autres plus actives, se précipitaient dans les villes où misère n'avait pas encore porté ses pas, pour y chercher un abri contre elle; mais bientôt elle y arrivait à leur suite et les en chassait vers les habitants. D'autres, enfin, allaient demander du pain aux étrangers, et tout le pays devenait désert, le chardon et l'ortie tapissaient les guérets qui n'étaient pas cultivés, les édifices s'éroulaient, et les forêts, comme si elles eussent reçu le don de l'ambulation, s'avancèrent jusque sur les places publiques des cités abandonnées.

Mais les étrangers repoussaient ceux qui venaient leur demander du pain, on leur disait: "Retournez chez vous, parce que les dards de l'heptacéphale vous ont piqués et que vous répandez chez nous la contagion de votre venin; et de peur aussi que celle qui vous poursuit, attirée par vous, ne vienne vous chercher jusqu'ici et ne nous traite ainsi qu'elle vous a traités." Et je dis alors: "hélas! est-il possible que cette belle reine soit réduite à une telle désolation!"

"l'ation! Dois-je croire à tout ce que j'ai vu?..."

Ainsi est écrit tout ce livre; même sens et même style tout le long. C'est une œuvre profondément philosophique, littéraire, politique et prophétique. Tous les chapitres sont empreints de la plus haute sagesse et se gravent aussitôt dans l'esprit d'une manière solide et durable.

Les pétitions révisionnistes vont leur train, les prolongationnistes aussi. M. Baze nous a appris qu'un très-grand nombre de ces dernières étaient couvertes de croix, ce qui leur donne l'air d'un vaste cimetière devant lequel elles semblent être enterrées.

Encore une perte dans l'épiscopat français, perte immense, perte prématurée. Mgr. D'héricon, évêque d'Autun, un des suffragants de l'archevêque de Lyon, vient de mourir, ayant à peine atteint sa 5^e année. Piété touchante, vertu puissante, charité ardente, science éclairée; telles étaient les principales qualités du prélat dont la France déplore la perte. Le vide se fait dans l'épiscopat français; les vétérans athlètes de la foi quittent cette vie pleine de périls et grosse de tempêtes; puisse Dieu accorder aux nouveaux prélats qui sont appelés à leur succéder toutes les grâces et tout le courage dont ils ont tant besoin. Pauvre France! que deviendrais-tu si la dernière barrière de ta civilisation et de ta gloire, le clergé, venait à te manquer? Il ne resterait plus à ses enfants chéris qu'à se sauver à toutes jambes vers de meilleures contrées.

Les nouvelles de l'étranger sont assez nulles; seulement à Rome, malgré toute la surveillance de la police, il y a toujours des assassinations soit sur nos soldats, soit sur quelques domestiques des cardinaux. La queue de Mazzini est dans toutes les rues de Rome! Pauvre Rome! pauvre cause du peuple!

Pic IX, pour s'échapper un peu à toutes les tracasseries qui l'accablent va passer quelques jours à sa campagne de Castell-gandolfo. Puisse ce séjour lui rendre un peu de calme.

Lord Palmerston se repose un peu. La Russie, l'Autriche, la Prusse, voire même le Piémont reprennent haleine. Certes il était bien temps. Mais ce sont tous des enfants mutins qui ne prendront pas longtemps du repos.

Nouvelles de Rome.

Concordat entre le Saint-Siège et la Toscane. Le *Moniteur Toscan* du 5 juillet publie la convention passée à Rome, le 25 avril dernier, entre la Toscane et les Etats pontificaux. — Voici le préambule de l'ordonnance de publication et quelques dispositions de cet acte important:

"Nous, Léopold II, etc., après avoir vu et examiné les articles qui, dans le but de mettre les lois toscanes en harmonie avec celles de l'Eglise, ont été stipulés et passés à Rome le 25 avril de la présente année, entre l'Éminentissime Cardinal Jacques Antonelli, secrétaire-d'Etat de Sa Sainteté, et le conseiller Jean Baldasseroni, sénateur de Toscane, etc.

"Art. 1er. L'autorité ecclésiastique n'éprouvera aucun obstacle dans l'exercice de son ministère. L'autorité laïque devra concourir par tous les moyens en son pouvoir à protéger la morale, le culte et la religion, en empêchant les scandales qui les blessent; elle prêtera aussi à l'Eglise l'appui nécessaire pour l'exercice de l'autorité épiscopale.

"Art. 2. Les Evêques sont pleinement libres dans les publications relatives à leur ministère.

BOULETTE.

L'EGALITE.

APOLOGUE.

A bas les armes et les fiénes!
A bas les hêtres et les chênes!
Et tous ces géants des forêts,
Qui font un éternel domage
A la ronce, à l'épine, aux chardons, aux genêts!
Il faut à tous égal partage
De terre et d'air, de lumière et d'ombrage!
Sans les taillis, le gazon grandirait,
La mousse aussi s'éleverait!
Car devant les lois générales
Toutes les plantes sont égales...
Valeureux bûcherons, frappez tous à la fois!
Obéissez à Dieu, qui parle par ma voix!
Pas de pitié, pas de miséricorde;
Mettez-moi tous ces bois en corde,
Et même les arbres à fruit!
Et qu'à la fin de la journée
Tout soit tombé sous la cognée!...
Enfin, c'est fait, tout est détruit!
Vous allez voir comme dans cette enceinte
Va régner l'égalité sainte!
Comme tout grandira l'épée,
Au soleil de la liberté!
En effet, la saison suivante,
On vit la ronce triomphante
Monter au niveau du chardon,
Le pas-d'âne et le liseron
Se pavaner d'un air superbe
Au milieu de la mauvaise herbe
Qui domine dans le canton;
Mais leur règne ne fut pas long.
Au bout de la seconde année,
Cette forêt guillotinée
A perdu son égalité;

Et la sève aristocratique
Retrouve son allure antique,
Présent de la divinité,
Chêne redouté clémé,
Buisson resté buisson,
Frisson redouté frisson,
Clairon resté clairon,
La mousse reste mousse,
Et tout enfin repousse,
Exactement
Comme devant.
Républicains, Bobovistes,
Radicaux et Communistes,
Quand vous aurez tout rasé,
Tout démolit, tout embrasé;
Quand vous aurez coupé la tête
A tous les grands, à tous les gens d'esprit,
Le sot en sera-t-il moins bête,
Et le main moins petit?

ERREUR JUDICIAIRE.

AFFAIRE DE LA FILLE SALMON.

Cette cause offre un nouvel exemple des fatales erreurs commises par les tribunaux avant l'institution salulaire du jury. Elle est digne de figurer à côté des procès des *Danglade*, des *Calas*, des *Montbailly*, des *Debauc* et de tant d'autres innocents célèbres que la justice frappa impitoyablement de son glaive, parce que le hasard avait rassemblé contre eux quelques indices.

Il est vrai qu'il ne s'agit pas ici d'une réhabilitation tardive: il est vrai que le sang de la fille Salmon n'a pas été répandu; mais nos

lecteurs frémissent à l'idée des dangers qu'on court cette infortunée; et cet allégeant tableau leur fera sentir tous les avantages de la nouvelle législation sous laquelle nous avons le bonheur de vivre.

Voici les faits:
Marie-Françoise-Victoire Salmon est fille d'un journalier de la paroisse de *Ménétis*, en Basse-Normandie. Ayant perdu sa mère en bas âge, elle fut obligée, à quinze ans, de quitter la maison paternelle, pour se mettre en service; elle fut placée successivement, dans le voisinage du lieu de sa naissance, chez les sieurs *Anseau*, *Angoville* et *Pérel*, dont elle mérita l'estime.

(En 1780 (âgée de vingt ans), elle entra au service du sieur et dame *Dumesnil*, paroisse de Formigny.

Ce fut dans cette maison qu'elle eut occasion de connaître le sieur *Revel* de *Bretteville*, procureur du roi au bailliage de Caen, parent du sieur *Damesnil*, et qui avait dans le voisinage une maison où il allait souvent.

Ce magistrat ayant vu plusieurs fois la fille Salmon, parut donner quelque attention à sa jeunesse, à ses agréments extérieurs; et dans l'effusion de sa bienveillance, il l'exhorta vivement à quitter la campagne, pour venir chercher à Caen un service plus avantageux. On ignore quels sujets de plainte la fille Salmon put donner depuis au sieur *Revel*.

Eloignons toute idée qui viendrait affliger l'humanité, en laissant entrevoir ce qu'il n'est

pas même permis de penser. Mais au moins, en voyant quelque temps après, ce même sieur *Revel*, changé tout-à-coup en adversaire implacable, attiser lui-même le bûcher qui devait consumer son ancienne protégée, on ne pourra méconnaître le caractère d'un ressentiment aussi profond que secret.

Marie Salmon ne se rendit pas d'abord à ses invitations, parcequ'elle avait le dessein de quitter le service domestique, pour se livrer à l'état de couturière.

Mais après avoir essayé de ce métier à Bayeux, et n'y trouvant pas assez d'occupation, elle fut forcée de reprendre le service.

Réfléchissant alors sur les observations du sieur *Revel*, elle se détermina à se rendre à Caen.)

Le 1er août 1781, elle partit de Bayeux, emportant avec elle un petit paquet de hardes, dans lequel, entr'autres choses, étaient deux paires de poches, dont l'une était seulement commencée, sans compter la paire qu'elle avait sur elle.

Arrivée à Caen, dans la même matinée, elle descendit chez le nommé *Bouteiller*, au-bergiste, auquel elle ne tarda pas de faire part du motif qui l'attirait dans cette ville, et elle le pria de s'intéresser pour lui faire trouver le plus tôt possible une maison.

La femme *Bouteiller* lui indiqua celle de la demoiselle *Cottin*, maîtresse de pension, qu'elle lui dit être d'un service très-difficile.

Elle va néanmoins s'y présenter; mais la demoiselle *Cottin* l'ayant remise au lendemain, la fille Salmon réfléchissant sur l'incer-

titude d'obtenir cette place, sur ce qu'on lui en avait dit, et n'étant pas dans l'intention d'entrer dans une maison, pour être ensuite forcée d'en sortir, songea à se pourvoir mieux.

Chemin faisant, elle voit la femme d'un menuisier sur le seuil de sa boutique; elle l'aborde et lui demande si elle ne connaîtrait pas quelque maison où elle pût entrer en service.

La femme *Duclos* (c'était son nom) lui indiqua celle des sieur et dame *Huet Duparc*, qu'elle lui peignit comme de *bonnes gens*, et la présenta elle-même à la dame *Huet Duparc*, qui l'accepta, pour entrer le même jour, mercredi 1er août 1781, à raison de 50 livres de gages.

Dans l'après-dîner, la fille Salmon apporta son petit paquet, et dès le soir même elle commença son service.

Il faut savoir à présent que cette maison était composée de sept maîtres:

Les sieur et dame *Duparc*; deux fils, l'un âgé de vingt-un ans, l'autre de onze ans; leur sœur, âgée de dix-sept ans; et enfin les sieur et dame de *Beaulieu*, père et mère de la dame *Duparc*, âgés, l'un de quatre-vingt huit ans, et l'autre de quatre-vingt-six.

Dans la soirée, la dame *Duparc* instruisit sa nouvelle domestique du plan de son service.

Elle devait tous les matins se pourvoir de deux liards de lait, pour faire une bouillie au sieur de *Beaulieu*, et la tenir prête pour sept heures précises.

La bouillie versée, il fallait aussitôt donner